

Préface

Je me souviendrai toujours du brusque changement intervenu sur les graffitis dans les années 80. Du jour au lendemain les voyageurs de la gare Saint Lazare voient apparaître une autre forme d'image sur les murs.

Des couleurs et des formes fleurissent partout en France.

En effet les phrases provocatrices des jeunes de mai 1968 ont laissé leur place à des formes géométriques. Les jeunes des banlieues se juxtaposent aux jeunes des classes moyennes.

L'apparition de ces icônes sociales provoque des réactions multiples. Des réactions d'une telle violence qu'elles engendrent la peur.

La chasse aux graffeurs commence.

Là, il y a l'autre partie de l'histoire du graff à écrire, à la fois phénomène/sensation, peur/non peur, domination de l'espace public/appropriation de la spatialité.

L'art sur le mur !

On est passé de la critique sociale, à l'individu revendiquant une identité, celle de son groupe.

La stupéfaction est importante et très vite les services publics vont être débordés d'une part par les demandes en réaction et d'autre part par la multiplicité de cette expression.

Toutes les villes et tous les murs blancs sont envahis.

Et surtout ce qui va surprendre, c'est l'ampleur du phénomène, autant dans la temporalité que dans la spatialité, il ne s'agit plus alors d'un épiphénomène.

Qu'est-ce qui a changé avec cette manifestation ?

Ces expressions ont signalé le renversement du débat classique sur les classes sociales : soumission, domination et aliénation. Cependant ces jeunes sont en grande partie issus du milieu populaire, ils rejettent le monde mais ne veulent pas le transformer.

Ils veulent provoquer, ils veulent signaler leur existence.

Leurs interventions dans l'espace public ont transformé notre regard, créé un écart entre la dimension esthétique urbaine de l'institution étatique et ce qui est proposé par les jeunes intentionnellement. C'est là que leur action devient éminemment politique.

« J'ai explosé, éclaté un train, les gaffeurs sont des artistes ».

Encore aujourd'hui ils nous disent :



« ... Création nocturne, c'est pour être vu, pour que les gens le lendemain, ils prennent un truc dans la gueule, souvent un camion ou un gros mur avec des bombes aérosols ... ».

« ... non c'est dans la vie de tous les jours, les gens qu'ils aiment ou qu'ils aiment pas, ils sont obligés de voir, je ne sais pas ce qu'ils voient, ils sont obligés d'accepter ... ».

Cette fonction sociale est recherchée : **regardez nous, on existe.**

« Je suis le rap moi ... »

« Je suis le graffiti ... »

Leur revendication est ontologique, contre la violence de l'anonymat de la société de masse.

Le mur devient un espace symbolique de marquage de leur existence ayant une valeur politique d'intervention dans le monde en dérangeant l'ordre esthétique de l'espace public.

Cette expression est passée d'une génération à l'autre, sans rides mais en s'enrichissant, tant au niveau de la forme qu'au niveau de la recherche esthétique.

Tout en restant une expression de la culture populaire elle a connu une réelle évolution ; elle est passée de l'illégalité à une légalité paradoxale. Le graff est toléré mais les graffeurs sont réprimandés.

Cependant on fait appel à eux pour orner des espaces publics ou des surfaces, ils peuvent commander leurs matériaux sur internet, et même certains vivent de leur art.

Grâce au courage des éducateurs et animateurs des quartiers, cette manifestation urbaine est passée de la rue à l'atelier.

Ainsi, ce phénomène qui a su s'adapter à une certaine modernité, pour les graffeurs reste toujours une passion et un symbole de l'expression de la problématique urbaine.

Le phénomène est rentré dans l'histoire sociale et artistique il y a déjà trois générations de graffeurs et dans ces actes de colloque, nous allons laisser la place aux chercheurs et aux acteurs du terrain pour pouvoir cerner cette évolution et confronter leurs points de vue.



Antigone Mouchtouris
Sociologue